Document generated on 06/04/2025 3:03 p.m.

24 images

La vieillesse et la mort
Sous le sable de François Ozon

André Roy

Number 109, Winter 2002

URI: https://id.erudit.org/iderudit/23965ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Roy, A. (2002). Review of [La vieillesse et la mort / *Sous le sable* de François Ozon]. *24 images*, (109), 53–53.

Tous droits réservés © 24 images, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sous le sable

de François Ozon

Marie (Charlotte Rampling). Un récit entraîné vertigineusement dans l'abîme du temps.

La vieillesse et la mort

par André Roy

François Ozon est, parmi les jeunes cinéastes français qui sont apparus depuis les dix dernières années, l'un des plus intéressants. Après un premier film remarqué en 1997, ***Regarde la mer,*** il a pu tourner chaque année un nouvel opus, ce qui tient presque de l'exploit. Avec ***Sitcom*** (1998), ***Les amants criminels*** (1999), ***Gouttes d'eau sur pierres brûlantes*** (1999) et ***8 femmes*** qu'il vient de terminer, il s'est frayé un chemin de réalisateur plutôt que d'auteur. Ce que je veux dire, c'est qu'Ozon essaie moins de surdéterminer ses films par quelques effets de signature (hélas! trop fréquents dans le cinéma français) que de parcourir plusieurs genres en bon — et parfois excellent — artisan, suivant en cela la loi du métier à Hollywood: un cinéaste peut et doit toucher à tout, le western, le film policier, la comédie musicale, le film dramatique, etc. Et à 33 ans, il vient de nous donner une œuvre d'une maturité exceptionnelle tant par son sujet que par sa réalisation.

Quel est justement le vrai sujet de ***Sous le sable***? C'est moins la disparition inexpliquée d'un homme, Jean (Bruno Cremer), un jour d'été sur la plage, pendant que sa femme, Marie (Charlotte Rampling), dormait (on remarquera l'aspect basique, pour ne pas dire chrétien et biblique, des prénoms), que la vieillesse (les premiers rôles comme les seconds ont cinquante ans et plus). Il est une scène tout à fait indicative au début du film, lorsque le couple se trouve dans les Landes en vacances: Marie est devant son miroir et voyant les rides sous ses yeux elle les estompe avec une crème. Tout ce qui suivra ne sera de la part du cinéaste qu'une manière de scruter le visage et le corps — vieilli, vieillissant — de Marie-Charlotte Rampling et de ceux qui l'entourent. De traquer, de cerner et de définir la vieillesse. Est-ce le corps lourd et épais de Jean? Se trouve-t-elle dans l'aspect anguleux du visage de Marie? Ou implacablement dans le visage parcheminé de la mère de Jean (Andrée Tainsy)? Peut-on effacer la vieillesse comme Marie tente de le faire en se maquillant et en faisant de la gym? Ou prendre la solution de Jean et disparaître en se noyant dans la mer (on apprend qu'il était sous antidépresseurs)?

Sa disparition n'est que l'élément déclencheur d'un récit qui est entraîné vertigineusement dans l'abîme, dans une descente tragiquement angoissante, celle du temps, celle de ne pas tout vivre, de ne pas avoir tout vécu. Vertigineusement oui, dans la mesure où, avant la disparition de son mari, la vie de Marie semble se dérouler dans une certaine léthargie et un certain ennui, que des plans symétriques et tranchants accentuent. Et après la disparition sa vie est emportée dans un tourbillon qui est une fuite en avant; Marie est dorénavant prise entre le passé et le présent, entre l'intériorité du souvenir et l'extériorité des corps, entre névrose et psychose (elle est un cas typique de *borderline*). C'est dans cet entre-deux, cette brèche que s'engouffre sa souffrance, aboutissement de drames et de passions qu'elle n'a pu ou n'a pas voulu vivre (on peut facilement imaginer le corps massif de Jean comme une muraille empêchant son affranchissement).

François Ozon a su matérialiser cette souffrance à l'écran, que ce soit par les dialogues (dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont des dialogues de sourds), par les gestes à contretemps, par le jeu stupéfiant de Charlotte Rampling (tel regard fixe et glaçant ou insondablement triste, tel fou rire, telle colère subite dans la voix exprimant une rage rentrée depuis longtemps), ou par l'utilisation du 16 mm gonflé en 35 qui, par son gros grain et son flou, amplifie l'état d'irréalité dans lequel survit Marie. Sa souffrance ne vient pas tant de l'absence du mari que du refus de la mort (celle de Jean mais également la sienne qui est à venir) et d'un deuil (celui de la vie, celui d'avoir eu un corps jeune) qui, à force d'être refoulé, devient douloureux. Par cette souffrance se faufile, en imprégnant de plus en plus la fiction, une mélancolie sans fond, celle des inconsolables, car le présent est pour eux inexorablement la doublure du passé.

Traitant les vivants comme des morts, ce film se place à la frontière du fantastique et du réalisme, en léger décalage entre ces deux modes d'expression qui l'empêche de sombrer dans le mélodrame ou le naturalisme. Son ton est grave sans être pesant, sombre sans être lugubre. La mise en scène est feutrée et pourtant aiguë, allusive et pourtant claire. C'est un film d'un classicisme radical. Et c'est effectivement une œuvre d'une maturité exceptionnelle. ■

SOUS LE SABLE
France 2000. Ré. et scé.: François Ozon. Ph.: Jeanne Lapoirie et Antoine Heberlé. Mont.: Laurence Bawedin. Mus.: Philippe Rombi. Int.: Charlotte Rampling, Jacques Nolot, Bruno Cremer, Alexandra Stewart. 95 minutes. Couleur. Dist.: Les Films Séville.